
Nommer la nature : toponymie de la nature dans la *Topographia Hibernica* de Gerald of Wales

Nolwena Monnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesirlandaises/6884>

DOI : 10.4000/etudesirlandaises.6884

ISSN : 2259-8863

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 14 novembre 2019

Pagination : 31-46

ISBN : 978-2-84133-945-7

ISSN : 0183-973X

Référence électronique

Nolwena Monnier, « Nommer la nature : toponymie de la nature dans la *Topographia Hibernica* de Gerald of Wales », *Études irlandaises* [En ligne], 44-1 | 2019, mis en ligne le 14 novembre 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesirlandaises/6884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesirlandaises.6884>



Études irlandaises est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Nommer la nature : toponymie de la nature dans la *Topographia Hibernica* de Gerald of Wales¹

Résumé : Gerald of Wales rédigea à la fin du XII^e siècle l'*Historia Hiberniae* et la *Topographia Hibernica*, deux ouvrages ethnographiques dans lesquels la nature a toute sa place. Cet article analyse le rapport entre toponymie et nature en s'attardant sur les thématiques des îles, montagnes, lacs et rivières et sur le rapport entre faune et humain, notamment les saints irlandais. Latinisation des termes et utilisation du gaélique se côtoient pour donner une image inattendue de la nature irlandaise.

Mots clés : faune, îles, lacs, noms, montagnes, Moyen Âge, rivières, saints.

Abstract: Gerald of Wales wrote the *Historia Hiberniae* and the *Topographia Hibernica* at the end of the 12th century. These two ethnographic works introduce many natural elements. This paper aims at analysing the relationship between toponymy and nature – islands, mountains, lakes and rivers – but also between fauna and humans, more specifically Irish saints. Latin and Gaelic roots mingle to draw an unexpected image of Irish nature.

Keywords: fauna, islands, lakes, names, mountains, Middle Ages, rivers, saints.

Gerald of Wales naquit en 1145 et mourut en 1223. Le chroniqueur avait des origines nobles puisqu'il était le plus jeune fils du Normand William FitzOdo de Barry et d'Angharad FitzGerald, la fille de Gerald FitzWalter de Windsor. Sa grand-mère était Nest Ferch Rhys, fille de Rhys ap Tewdwr, le dernier roi de Galles du Sud. Cette double origine, normande et galloise, a marqué sa vie et son œuvre. Robert Bartlett définit parfaitement qui était Gerald :

He was a child of a frontier society at the edge of feudal Europe, a Paris-trained master, humanist, royal servant, court littérateur, historian, and naturalist. A study of his thoughts throws light on many of the complex processes of twelfth-century society².

Ce chroniqueur fut un auteur prolifique puisqu'il rédigea au moins une vingtaine d'ouvrages, ce qui est conséquent par comparaison avec ses contemporains. Certains de ses livres s'attardent sur l'histoire et plus spécifiquement l'histoire ecclésiastique mais d'autres sont de réels ouvrages ethnographiques.

-
1. Gerald of Wales connaît plusieurs formes à son nom. On peut ainsi trouver au fil des ouvrages le concernant la forme Giraldus Cambrensis, Giraud de Barri, Giraud le Cambrien, Gerald de Galles ou encore Gerallt Gymro. J'ai choisi de conserver ici la forme anglaise du nom.
 2. Robert Bartlett, *Gerald of Wales: A Voice of the Middle Ages*, Stroud, The History Press, 2013, p. 14.

En 1184, Gerald devint le clerc lisant³ d'Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre de 1154 à 1189. Ce dernier le choisit pour escorter son fils, le prince Jean, en Irlande en 1185. Gerald connaissait l'endroit puisqu'il y avait rejoint son frère aîné en 1183 afin d'aider leur oncle Robert FitzStephen, l'un des premiers conquérants normands de l'île, à réprimer une rébellion. Profitant de ces voyages, Gerald décida d'écrire deux livres : la *Topographia Hibernica* qui fut publiée pour la première fois en 1188 et l'*Expugnatio Hiberniae*, rédigée en 1189. Ces deux livres sont des témoignages authentiques sur l'Irlande et fourmillent d'informations sur la faune, la flore et la nature de l'île. Mais au-delà de l'observation bienveillante d'un territoire fraîchement conquis par la couronne anglo-normande, ces ouvrages contiennent également de nombreux éléments propagandistes⁴. Lorsque l'on termine sa lecture, une conclusion s'impose rapidement : l'Irlande est un espace naturel riche et varié, parfois un brin hostile mais ce sont surtout les Irlandais qui se révèlent des êtres fainéants, sauvages, aux rites proches du paganisme et au christianisme populaire douteux. La terre d'Irlande est donc bonne à conquérir et cette démarche est même salvatrice puisqu'elle permettra de soumettre un peuple pitoyable. Mais cette terre mal connue est aussi une terre de merveille, de miracles, d'étonnement⁵.

Dans ces ouvrages, la nature est omniprésente : faune, flore et spécificités géographiques. Mais il ne faut pas oublier que la nature ne revêt pas totalement les mêmes notions qu'aujourd'hui. Elle est fréquemment associée au merveilleux ou au sauvage⁶. Elle est alors un espace hostile dans lequel l'homme ne maîtrise pas tout et qui peut être le lieu de tous les dangers. Mais comme l'établit Robert Delort, la nature est aussi liée à l'homme :

La flore et la faune montrent la progressivité des interventions de l'homme dans des processus naturels. Pollens et flore « sauvage » (c'est-à-dire de la forêt : « sylvatica », « wild » et « Wald »), primaire ou secondaire dans le saltus, les friches, la forêt reconstituée ou

-
3. Le terme est utilisé par plusieurs auteurs du Moyen Âge (Wace et Geoffrei Gaimar entre autres), sans qu'ils ne nous fournissent d'explication sur cette fonction, cette dernière étant sans doute évidente à l'époque. Comme le rappelle Jean-Guy Gouttebroze : « Effort de documentation à partir de l'écrit et propagation de l'écrit par la parole, telles sont les deux activités fondamentales du clerc lisant » (Jean-Guy Gouttebroze, « Entre les historiographes d'expression latine et les jongleurs, le clerc lisant », *Senefiance*, n° 37, 1995, p. 147). On pourra également consulter à ce sujet Mary Dominica Legge, « Clerc lisant », *The Modern Language Review*, vol. 47, n° 4, 1952, p. 554-556.
 4. Voir à ce propos l'ouvrage de Jeanne-Marie Boivin, *L'Irlande au Moyen Âge : Giraud de Barri et la "Topographia Hibernica" (1188)*, Paris, H. Champion, 1993.
 5. On pourra sur ce point consulter les ouvrages récents de Clare Downham, *Medieval Ireland*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017 ; et Keith Busby, *French in Medieval Ireland, Ireland in Medieval French*, Turnhout, Brepols, 2017. On pourra également se tourner vers Seán Duffy, *Medieval Ireland : An Encyclopedia*, New York – Londres, Routledge, 2005, et plus spécifiquement l'article de Caoimhín Breatnach, « Historical Tales », p. 221.
 6. Voir notamment le texte de Christine Ferlampin-Acher, « The Natural World », in *Handbook of Arthurian Romance : King Arthur's Court in Medieval European Literature*, Leah Tether, Johnny McFadyen (dir.), Berlin, De Gruyter, 2017, p. 239-258 ; et *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Âge. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Danielle Jacquart, Michel Terrasse, Emmanuel Poulle (dir.), Paris, Librairie Droz – Librairie Champion, 1994.

modifiée, souvent dévorée par les champs de céréales ou broutée par le cheptel domestique ; tandis que sont « parqués », protégés, importés, installés dans des conditions de plus en plus artificielles les plus étranges d'entre les animaux⁷.

Nature et Homme s'opposent et se complètent à la fois, l'un ne pouvant pas agir sans l'autre. C'est dans ce contexte que s'insère l'ouvrage de Gerald. Comme Robert Bartlett le rappelle, son écriture ethnographique était alors extrêmement innovante⁸. Fort inhabituel en cette période médiévale, ce type d'ouvrage amène un certain nombre de questions, notamment d'ordre toponymique. En effet, quel traitement Gerald réserve-t-il aux noms propres ? Je me propose d'analyser dans cet article la manière dont Gerald aborde la question de la dénomination, car nommer la nature, c'est en définir la nature même. Dans un premier temps, j'examinerai la manière dont Gerald nomme les éléments de la nature, en m'attardant sur les éléments naturels, rivières, montagnes ou autres îles (nombreuses dans l'ouvrage⁹) et sur la faune endémique de l'île. Je considérerai également le rapport toponymique entre l'humain et l'animal. Je tenterai alors de définir le rapport que Gerald entretient avec la dénomination de la nature¹⁰.

Nommer l'île

Alors que Gerald commence sa topographie par la description du positionnement de l'Irlande en donnant des dimensions et des repères géographiques précis, il ne fournit aucune explication sur l'étymologie même du terme Irlande, qui s'avère être anglais. L'île est alors divisée en plusieurs royaumes et l'Irlande en tant que telle n'existe que sur le plan géographique, non politique¹¹. C'est curieusement à la fin de son ouvrage que le chroniqueur s'attarde sur cet aspect. En effet, Gerald y revient sur l'histoire et la colonisation de l'île. Gerald évoque ainsi les origines du terme *Hiberniae*¹², terme latin, issu du grec, qui désigne l'Irlande depuis

7. Robert Delort, « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes », in *L'homme et la nature au Moyen Âge : paléoenvironnement des sociétés occidentales* (Actes du V^e Congrès international d'archéologie médiévale, Grenoble, 6-9 octobre 1993), Michel Colardelle (dir.), Caen, Société d'archéologie médiévale, 1996, p. 9.

8. Robert Bartlett, *Gerald of Wales...*, p. 13.

9. Nolwena Monnier, « L'île dans les chroniques de l'espace Plantagenêt : du mythe à la réalité, du lieu commun au lieu peu commun », in *Le lieu commun*, Jacqueline Bel, Marc Rolland (dir.), Aix-la-Chapelle, Shaker Verlag (Les cahiers du littoral ; 23), 2017, p. 141-156.

10. Voir le très intéressant article de Stefan Zimmer, « A Medieval Linguist : Gerald de Barri », *Études celtiques*, n° 35, 2003, p. 313-350, qui s'attarde sur le traitement de la langue galloise dans les ouvrages de Gerald sur le Pays de Galles.

11. L'Irlande est alors une série de royaumes, plus ou moins unifiés sous l'autorité d'un haut roi. On pourra consulter Olivier Viron, « Géopolitique de l'Irlande médiévale (600-1200) », *Hypothèses*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 27-38, qui présente plusieurs cartes montrant le découpage politique de l'île.

12. Gerald of Wales, *Giraldi Cambrensis opera*, vol. V, *Topographia Hibernica et Expugnatio Hibernica*, James Francis Dimock (éd.), Londres, Longmans, Green, Reader and Dyer, 1867, p. 146. Il sera désormais fait référence à cet ouvrage sous le titre *Topographia Hibernica*.

l'Antiquité. La première mention latine apparaît dans l'ouvrage *Geographia* (150 de notre ère) de Ptolémée¹³. Chez Tacite, dans son livre *Agricola* (98 de notre ère), on trouve la forme latine la plus proche de celle que nous connaissons : *Hibernia*¹⁴. Ces auteurs se sont appuyés sur un terme proto-goïdélisque pour le décliner en latin, *Īweriū*¹⁵, qui signifie « terre de l'hiver »¹⁶. Pourtant, Gerald évoque également le peuple des *Heberus* et la rivière espagnole *Hiberus* pour expliquer l'étymologie du nom, ramenant l'origine de l'île et de son peuple à la péninsule ibérique¹⁷.

Gerald évoque ensuite les termes *Gaideli* et *Scoti* pour désigner le peuple de l'île. Si aujourd'hui la distinction entre Irlandais, Gallois, Écossais et Bretons s'appuie sur des désignations plus politiques et géographiques que culturelles et ethniques, les termes employés par Gerald n'avaient pas la même valeur au cours de la période médiévale. En effet, alors que nous serions tentés d'associer le terme *Scoti* au peuple des Scots et donc à l'Écosse, ce mot avait un sens beaucoup plus large¹⁸. Il désignait l'ensemble des peuples gaéliques de la région : Irlande mais aussi Écosse, Pays de Galles et Bretagne, désignant donc en même temps les futurs Bretons de Petite Bretagne qui ne tardèrent pas à immigrer sur le continent. Le terme ne désigna le peuple d'Écosse que plus tard¹⁹.

Quant à l'origine du mot, la polémique fait encore rage. Aonghas MacCoinnich, au XIX^e siècle, suggéra que le terme venait du gaélique *sgaathaich* signifiant « foule » ou « horde »²⁰. Charles Oman pense que c'est une dérivation du terme *scuit*, signifiant « une personne coupée », ce qui fait allusion aux pillleurs qui auraient tranché la gorge de plus d'un autochtone²¹. Philip Freeman évoque une origine grecque du mot, *skotos*, qui signifie « ténèbres, obscurité »²². Enfin, le mot a également été rapproché du mot anglais *scot* et du vieux norois *skot*²³. Il ferait alors référence à une coutume liée à l'héritage des terres. Le roi suédois Olaf, au XI^e siècle, aurait été qualifié de roi *skot*²⁴. Mais Gerald, lui, fait dériver ces deux noms de personnages

13. Claude Ptolémée, *Traité de géographie de Claude Ptolémée*, Nicolas B. Halma (trad.), Paris, Eberhart, 1828, p. 167.

14. Tacite, *Dialogus, Agricola, Germania*, William Peterson, Maurice Hutton (éd. et trad.), Londres – New York, W. Heinemann – The Macmillan Co., 1914, p. 210.

15. *Encyclopedia of Indo-European Culture*, James P. Mallory, Douglas Q. Adams (dir.), Londres – Chicago, Fitzroy Dearborn, 1997, p. 194.

16. « Hibernia », *Online Etymology Dictionary*.

17. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 146-147.

18. Nicholas Evans, « Scotti / Scots », in Seán Duffy, *Medieval Ireland: An Encyclopedia*, p. 421-422. On pourra également consulter *Les barbares*, Bruno Dumézil (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2016.

19. Seán Duffy, *Medieval Ireland: An Encyclopedia*, p. 698.

20. Aonghas MacCoinnich, *Eachdraidh na h-Alba*, Glasgow, G. Mac-Na-Ceardadh, 1867, p. 18-19.

21. Charles Oman, *England before the Norman Conquest*, Londres, Methuen, 1910, p. 157.

22. Philip Freeman, *Ireland and the Classical World*, Austin, University of Texas, 2001, p. 93.

23. Jacob Truedson Demitz, *Throne of a Thousand Years: Chronicles as Told by Erik, Son of Riste, Ludvika* – Los Angeles, Ristesson Ent., 1996, p. 9.

24. Lars O. Lagerqvist, Nils Åberg, *Öknamn och tillnamn på nordiska stormän och kungligheter*, Boda Kyrkby, Vincent, 1997, p. 23.

historiques : *Gaideli* serait dérivé de *Gaidelus*, petit-fils de *Phenius* (roi scythe) et de *Scotia*, son épouse²⁵. En réalité, Gerald n'invente rien : cette double référence grecque et espagnole se retrouve dans l'*Historia Brittonum* (IX^e-XI^e siècles)²⁶. Par ailleurs, les *Lebor Gabála Éirenn* (VIII^e/IX^e siècles) font venir les Gaëls en Irlande en passant par l'Espagne²⁷. Gerald ne fait donc que reprendre ici des éléments déjà énoncés avant lui : la supposée origine grecque des royaumes d'Angleterre et de France était connue et le chroniqueur n'innove guère sur ce point.

À présent que l'île est nommée, tournons-nous plus précisément vers la nature irlandaise. Elle est omniprésente dans l'ouvrage de Gerald même si la flore y est quasiment absente. Seules les récoltes, nature maîtrisée, semblent l'intéresser. Le chroniqueur nous donne néanmoins des éléments précis sur d'autres aspects de la nature, citant de nombreux lieux : montagnes, îles et rivières. Il est intéressant d'examiner la manière dont Gerald les nomma.

Nommer les îles, lacs et autres montagnes

Dès le chapitre II, Gerald mentionne l'île de Columba, précisant immédiatement qu'elle est appelée *Torach* : « *Columbinam quae Thorach dicitur insulam* » (« l'île de Columba qu'on appelle aussi l'île Torach »)²⁸. L'île accueillait une église consacrée au saint. Gerald ne nous donne aucune explication sur le terme *Torach*. Le terme viendrait du vieil irlandais *Tor* qui signifiait « une colline escarpée » ou « un affleurement de rochers ». Aujourd'hui, l'île a retrouvé son nom d'origine, anglicisé, *Tory Island*. Le nom de *Toraigh* coexiste néanmoins : *Oileán Thorai* (« île de Tory ») ou *Oileán Thúr Rí*²⁹. C'est ce terme qui apparaît dans les *Lebor Gabála Éirenn*.

Un peu plus loin, Gerald évoque l'île de Man :

De Mania insula ; quae, ratione venenosorum vermium, quos admittit, Britanniae censetur applicanda.

*Est insula quaedam, inter minores insulas non modica, quae nunc Manna vocatur, antiquitus tamen Ewania dicta, medio ut asserunt libramine inter boreales Hiberniae et Britanniae partes porrecta*³⁰.

25. John Carey, « The Ancestry of Fénius Farsaid », *Celtica*, n° 21, 1990, p. 104-112.

26. John Carey, *The Irish National Origin-Legend: Synthetic Pseudohistory*, Cambridge, University of Cambridge Department of Anglo-Saxon, Norse and Celtic, 1994, p. 5-6. Anonyme, l'*Historia Brittonum* est un ensemble de textes composés entre le IX^e et le XI^e siècle. On pourra consulter sur cette difficulté de datation Léon Fleuriot, *Les origines de la Bretagne: l'émigration* [1980], Paris, Payot, 1988, p. 248 ; et *Historia Brittonum*, Edmond Faral (éd.), New York, AMS Press, 1973.

27. John Carey, *The Irish National Origin-Legend...*, p. 16.

28. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 24, notre traduction (ainsi que toutes les autres citations latines de cet article).

29. Robin Fox, *The Tory Islanders: A People of the Celtic Fringe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.

30. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 97.

À propos de l'île de Man, laquelle est supposée appartenir à la [Grande-] Bretagne puisqu'elle accueille des reptiles venimeux.

Parmi les plus petites îles, l'une d'entre elle est plutôt grande. Elle porte le nom de Man mais dans l'Antiquité, elle s'appelait Ewania. Il est dit qu'elle est équidistante du nord de l'Irlande et de la [Grande-] Bretagne.

Le nom vieil-irlandais de l'île est *Manau* ou *Mano*. On peut également trouver la forme *Manaw*. Cette appellation se retrouve dans le toponyme Manaw Gododdin, une zone qui recouvrait l'actuelle région d'Édimbourg³¹. Les premières mentions de ce nom apparaissent dans l'Antiquité, chez Jules César (54 av. J.-C.), Pline l'ancien (I^{er} siècle), Ptolémée (II^e siècle) ou encore Orose (416). Beaucoup plus tardivement, aux X^e et XI^e siècles, l'île est aussi mentionnée dans les *Sagas des Islandais* sous l'appellation *Mön*³². Gerald, lui, nous livre ce qu'il nous présente comme son ancien nom, venu de l'Antiquité : *Ewania*. Robert Shaw³³ cite à deux reprises le terme dans son ouvrage, une première fois en évoquant le « *the chieftain of Ewania* » puis une seconde fois en expliquant « [...] *he was king of Ulster, or Ewania* [...] ». Si la première citation se réfère à la période légendaire du roi Eremon, venu d'Espagne pour conquérir l'Irlande, elle reste assez obscure. Le second passage permet de mieux comprendre : située au large de l'Ulster, l'île de Man faisait sans nul doute partie d'*Ewania*. Néanmoins, nous n'en connaissons pas l'étymologie. D'après Erik Björkman, *Ewania* pourrait venir du terme vieil-anglais signifiant « regretter »³⁴. John Lynch et Matthew Kelly évoquent le terme *Ebonia*³⁵ que Gerald, selon ces auteurs, aurait transformé en *Ewania*³⁶. *Ewania* pourrait venir de *Ewan* qui signifie « jeune » en gaélique ou de *efen*, le vieil anglais pour « calme, harmonieux »³⁷. Il est bien difficile de trancher entre toutes ces pistes.

Gerald décrit ensuite les lacs et les montagnes présents sur l'île. Le chroniqueur associe des personnages « historiques » – les trois fils de Bartholanus, le deuxième envahisseur de l'île – à des noms de lacs et de montagnes. Ainsi explique-t-il que Lagilinus donna son nom à un lac (Loch Laighlinne) et que Salanga donna son nom à une haute montagne qui domine la mer face à l'Angleterre. Gerald précise que cette montagne est de son temps appelée « montagne de saint Dominique » puisque ce dernier y construisit un monastère³⁸. Enfin, Ruturugus donna son nom à un lac

31. *Celtic Culture: A Historical Encyclopedia*, John T. Koch (dir.), Santa Barbara, ABC-CLIO, 2006, p. 676.

32. R. H. Kinvig, *The Isle of Man: A Social, Cultural and Political History*, Liverpool, Liverpool University Press, 1975, p. 18-19.

33. Robert Shaw, *Historical Origins*, Saint Louis, Becktold & Cie, 1889, p. 56 et 69.

34. Erik Björkman, *Scandinavian Loan-Words in Middle English* [Uppsala, E. Karras, 1900], Londres, Forgotten Books, 2016, p. 46.

35. Terme que l'on peut trouver dans la version irlandaise de l'*Historia Brittonum*.

36. John Lynch, *Cambrensis Eversus, The History of Ancient Ireland Vindicated*, Matthew Kelly (éd.), Dublin, The Celtic Society, 1848, p. 155 ; *The Irish Version of the Historia Britonum of Nennius*, James H. Todd, Algernon Herbert (éd.), Dublin, Irish Archeological Society, 1848, p. 28.

37. « Even », *Online Etymology Dictionary*.

38. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 141 : « *Cujus ad radices quia longis post temporibus sanctus Dominicus nobile monasterium construxerat, mons Dominici jam usitatius nomen liabet* »

(Loch Rudraige)³⁹. En réalité, Gerald ne livre, une nouvelle fois, aucun élément nouveau. Tout ceci est présent dans des ouvrages plus anciens : les *Lebor Gabála Éirenn* mais aussi dans l'*Historia Brittonum*, dans les *Annals of the Four Masters* (compilation entre 1632 et 1636 mais textes, entre autres, des XI^e et XII^e siècles)⁴⁰, et dans le *Book of Leinster* (compilation de 1160). D'après Nicholas Carlisle, Salanga serait devenue Slieve na Domangaird (*slieve* signifiant « montagne » en irlandais tout comme *chairn*) puis enfin Carnsore Point (*Carn tSóir* ou *Ceann an Chairn* en irlandais) et se situerait à l'extrême sud-est du comté de Wexford⁴¹. Le terme *Sliabh Slainge* faisait référence au personnage que Gerald mentionne. D'après la légende, l'endroit est le lieu de son décès et de sa sépulture⁴².

Dans cette partie, Gerald reste constamment imprécis. Il ne livre aucun détail, aucune explication sur les noms qu'il mentionne mais s'en sert uniquement de repères au fil de son ouvrage. Nous allons voir dans la suite de cet article que Gerald procède différemment en ce qui concerne les noms des rivières. Ces rivières sont des composantes essentielles de l'Irlande et semblent être très importantes pour Gerald, qui détaille beaucoup plus ces explications, comme nous allons le voir. Le traitement des noms propres est aussi différent par rapport à la partie précédente. Enfin, les références culturelles locales y sont beaucoup plus présentes.

Nommer les rivières

Gerald of Wales mentionne de nombreuses rivières dans son ouvrage. Le chapitre VII, « *De fluminibus novem principalibus; et aliis pluribus nuper emersis* » (« À propos des rivières principales; et d'autres plus récemment apparues »)⁴³ lui permet de mentionner les neuf principales rivières d'Irlande. Le chroniqueur les situe géographiquement mais ne dit rien sur l'origine de leurs noms. *Avenliffius*, terme repris dans des ouvrages plus tardifs⁴⁴, est la Liffey. Le mot *aven* désigne une rivière. L'ancien nom de la Liffey, *An Ruirthech*, signifie « débit violent ». La rivière *Banna*, terme qu'utilise Gerald, ne pose pas de réels problèmes puisque son nom moderne est Bann⁴⁵. Son nom viendrait de *ban* « blanc » et *abainn* « rivière »

(« Néanmoins, à présent, cette dernière est plus usuellement appelée montagne de saint Dominique, puisque saint Dominique y construisit plus tard un beau monastère à son pied »).

39. En réalité, cet endroit n'est pas tout à fait un lac, comme le rappelle John J. O'Meara : c'est la baie de Dundrum dans le comté de Down.

40. *Annals of the Kingdom of Ireland by the Four Masters, from the Earliest Period to the Year 1616*, John O'Donovan (éd.), Dublin, Hodges, Smith and Co., 1856.

41. Nicholas Carlisle, *A Topographical Dictionary of Ireland*, Londres, W. Savage, 1810, p. 160.

42. Sam Moore, *The Archaeology of Slieve Donard: A Cultural Biography of Ulster's Highest Mountain*, Downpatrick, Down County Museum, 2012, p. 17-18.

43. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 30.

44. Edmund Campion, *A Historie of Ireland: Written in the Yeare 1571*, Londres, Forgotten Books, 2017, p. 2.

45. Owen Connellan, « On the Rivers of Ireland, with Derivations of Their Names », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. 10, 1866-1869, p. 445; *Topographia Hibernica*, p. 30, 91.

puisqu'elle passait par des carrières de craie. *Moadus*, *An Muaidh*, est la Moy⁴⁶. Gerald en a latinisé le nom comme il l'a fait avec la rivière *Slicheius*. *An Gharbhóg*, le nom irlandais de cette rivière viendrait de *garbh óg* qui signifierait « jeune, agité ». Mais la formulation *Sligeach*, qui signifie « abondant en coquillages », serait un nom encore plus ancien, l'un des plus vieux attestés en Irlande. Le nom pourrait également venir de *Slighe*, terme gaélique qui désigne une route importante⁴⁷. *Luvius*, quant à elle, serait la rivière Lee. L'origine de ce nom pourrait provenir du terme *Laoi* qui dériverait du terme *Corca Luighe*, le nom du fils d'un noble milésien, donc grec⁴⁸. C'est donc bien le terme latin que Gerald utilise dans son texte. *Finnus* est la rivière Finn, *Abhainn na Finne* en irlandais, qui signifie « rivière de l'Ouest ». La *Mordanus* de Gerald pourrait être la rivière Mourne, *An Mughdhorn* en irlandais. De son côté *Samairus* est l'Erne⁴⁹, dans le comté du Fermanagh, dont le nom vient d'une princesse légendaire, Eirne. Le terme utilisé par Gerald proviendrait d'une partie spécifique de cette rivière. Comme l'explique Patrick McKay :

*The original Irish name of the Fermanagh / Donegal portion of the river was Samhaoir and this forms the final element of Inis Samhaoir "island of the Samhaoir", a small island in the river close to Ballyshannon, now known as Inish Samer or Fish Island*⁵⁰.

C'est sans nul doute ce terme que Gerald latinise. Selon James Ware, la *Saverennus* mentionnée par Gerald est la rivière Daurona, pour laquelle il donne deux étymologies : *aven-more* (en réalité, *An Abha Mhór*), qu'il traduit par « grande rivière », et *Dav-rian*, « la rivière reine »⁵¹.

Alors qu'il n'a donné aucun détail sur les noms des premières rivières citées, Gerald poursuit sa topographie et explique l'origine du nom de trois autres rivières. Gerald dit qu'elles prennent leur source au pied de la montagne Bladma puis coulent par Leighlin pour *Berva*, par Ossory pour *Eoyrus* et par Ardfinan et Tibraccia pour *Suirus*. Mais qui sont ces « trois sœurs » comme les appelle Gerald ? Les trois rivières qui coulent dans cette région se nomment aujourd'hui la Nore, la Barrow et la Suir et portent toujours ce surnom. Le nom irlandais de la Nore était *An Fheoir*. Son origine pourrait provenir de *féar*, mot signifiant « herbe ». *Eoyrus* serait donc une déformation et une latinisation du mot *Fheoir*. Le nom irlandais de la Barrow⁵² était *An Bhearú*, du proto-celtique⁵³ *boru* qui signifie « bulle » et peut être associé

46. *The Genealogies, Tribes, and Customs of Hy-Fiachrach, Commonly Called O'Dowda's Country*, John O'Donovan (éd. et trad.), Dublin, Irish Archaeological Society, 1844, p. 410.

47. « Slighe », *Glosbe Online Dictionary*.

48. Thomas Mowbray Charles-Edwards, *Early Christian Ireland*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 186.

49. Charles T. Martin, *The Record Interpreter: A Collection of Abbreviations, Latin Words and Names Used in Historical Manuscripts and Records*, Londres, Reeves & Turner, 1892.

50. Patrick McKay, *A Dictionary of Ulster Place-Names*, Belfast, Queen's University, 2007, p. 67.

51. James Ware, *The Whole Works of Sir James Ware Concerning Ireland. Revised and Improved*, Walter Harris (éd.), Dublin, S. Powell, 1745, vol. II, p. 39.

52. D'autres orthographes peuvent être trouvées : *Berba*, *Birga*, *Baruwe* et *Berrowe*.

53. Le proto-celtique est une proto-langue reconstituée à partir de toutes les langues celtiques et supposée les précéder. Pour plus de détails, on pourra notamment consulter Frederik H. H. Kortlandt,

au dieu Borvo, dieu de la mythologie celte gauloise des minéraux et des sources⁵⁴; celui de la Suir était *Siúr*, l'inversion des lettres ayant été effectuée en anglais par erreur; le vieil irlandais *siur* signifiait « sœur »⁵⁵.

Gerald s'attarde sur une autre rivière, la Slana, nous expliquant qu'elle passe par Wexford. Son nom irlandais est *Abhainn na Sláine* et signifie « rivière de la guérison ». Cette rivière est en fait la Slaney⁵⁶. Le chroniqueur poursuit en mentionnant la Boandus qui passe par Meath. Le nom irlandais en est *An Bhóinn* ou *Abhainn na Bóinne*. Elle est, là encore, mentionnée par Ptolémée. Boann serait une déesse ou une reine. D'autres légendes prétendent que c'est dans cette rivière que Fionn mac Cumhail captura et/ou goûta au saumon de la connaissance⁵⁷. Gerald poursuit sa latinisation des noms de rivières lorsqu'il évoque l'Avenmorus qui passe par Lismore dont le nom irlandais est *An Abha Mhór* qui signifie « la grande rivière ». Gerald nous parle ensuite de la Sinenus qui passe par Limerick. *Abha na Sionainne*, *an tSionainn* ou *an tSionna* en irlandais, le nom de cette rivière, le Shannon, fait référence à la déesse de la mythologie irlandaise Sionna⁵⁸. Mentionné une fois de plus par Ptolémée, le nom trouverait son origine dans le proto-indo-européen *sai*-⁵⁹.

Gerald est très exhaustif en ce qui concerne les rivières citées et sa démarche est constante : les noms qu'il utilise dans son ouvrage sont systématiquement latinisés à partir des appellations gaéliques ou de ses sources antiques grecques. Un autre aspect de la nature intéresse également Gerald : la faune. Cette dernière est en effet très présente dans l'ouvrage du chroniqueur mais les références changent à nouveau. Alors que les rivières étaient directement tournées vers le passé celte de l'île et ses légendes, les animaux sont, quant à eux, liés à des personnages religieux et historiques comme nous allons pouvoir le constater dans la partie suivante.

Nommer la faune

Gerald est très précis dans son ouvrage sur la faune endémique de l'île. Il intitule ainsi l'un de ses chapitres : « *De avibus, earumque defectibus* » (« À propos des

Italo-Celtic Origins and Prehistoric Development of the Irish Language, Amsterdam – New York, Rodopi, 2007 ; et Ranko Matasović, *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*, Leyde – Boston, Brill, 2009.

54. Garrett S. Olmsted, *The Gods of the Celts and the Indo-Europeans*, Innsbruck, Verlag des Instituts für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, 1994, p. 427.

55. « Sister », *Online Etymology Dictionary*.

56. Anthony Durham, document publié le 8 février 2019 dans le cadre du projet de recherche « Ancient Geographical Names », romanenames.uk.

57. Thomas W. Rolleston, *The High Deeds of Finn, and Other Bardic Romances of Ancient Ireland*, Londres, G. G. Harrap and Co., 1910, p. 106-115.

58. Thomas F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology* [1946], Dublin, Dublin Institute for Advanced Studies, 1971, p. 4.

59. « Sinew », *Online Etymology Dictionary*. La racine *sai*- signifie « attacher, nouer ».

oiseaux, et de ceux qui sont manquants »)⁶⁰, manifestation claire de l'orientation propagandiste de l'ouvrage : Gerald est un fin observateur. Il décrit physiquement certaines espèces mais s'intéresse également à leur comportement qu'il décrit en détail : manière de s'alimenter, périodes de reproduction, plumages, etc. C'est une véritable observation éthologique à laquelle se livre Gerald mais certains éléments sont plus problématiques que d'autres. Gerald légitime en effet des phénomènes naturels en les mettant en parallèle avec des personnages historiques réels. Il attribue également des noms à certains animaux en relation avec les premiers saints de l'île. Ce sont ces points que je propose à présent d'examiner en détail.

Lien entre la faune et des personnages historiques

Gerald insiste clairement au fil de son ouvrage sur les liens entre animaux et personnages historiques ; ces derniers servaient de repères. Gerald explique qu'un cheval devient fou après avoir mangé des céréales volées et en meurt. Le soldat propriétaire d'un autre cheval ayant consommé la même nourriture meurt brutalement également, sans raison biologique apparente⁶¹. Pour authentifier l'histoire rapportée, le chroniqueur mentionne Hugh de Lacy. La famille de ce dernier, originaire de Lassy dans le Calvados, quitta la Normandie pour accompagner Guillaume le Conquérant. Hugh de Lacy père (avant 1135-1186) devint seigneur de Meath en 1172 après sa nomination par Henri II Plantagenêt. Son plus jeune fils, Hugh (après 1179-1242), fut nommé, par Jean sans Terre, premier duc d'Ulster et vice-roi d'Irlande⁶², position qu'il occupa de 1205 à 1210. De la même manière, Gerald rattache la mention d'un loup qui parle à un personnage historique qu'il connaît bien : le prince Jean, qu'il a accompagné en Irlande⁶³. Le chroniqueur précise que

60. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 34. On peut trouver un autre exemple *distinctio I, capitula XXVIII*, p. 62 : « *De vermibus, eorumque defectibus ; et venenosis omnibus hic deficientibus* » (« À propos des reptiles et de ceux qui sont manquants et comment aucun reptile venimeux ne peut être trouvé sur l'île »).

61. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 134 : « *Iterum exercitu ibidem pernoctante, annonam quam ab ecclesiis et molendino passim rapuerant Hugo de Laci totam restitui fecit, praeter pauculam avenae particulam de molendino surreptam, quam coram dextrariis suis duo milites occulte reliquerant. Quorum unus, in insaniam versus, eadem nocte in stabulo confracto cerebro interiit. Alter vero mane, milite qui ei insidebat alios qui annonam reddiderant super ficta religione deridente, subita et improvisa morte juxta latus Hugonis de Laci, vidente et admirante majori exercitus parte, obiter occubuit* » (« Alors que son armée s'était regroupée pour la nuit au même endroit, Hugh de Lacy ordonna à ses hommes de rendre les céréales qu'ils avaient volées un peu partout dans les églises et les moulins. Ils s'exécutèrent mais gardèrent une petite quantité de grains que deux soldats déposèrent clandestinement devant leurs chevaux. L'un des chevaux devint fou et mourut cette nuit-là en s'assommant dans l'écurie. Quant à l'autre soldat, alors qu'il se moquait de ses camarades qui avaient ramené le grain par simple superstition, il mourut soudainement et de manière inattendue le lendemain matin, aux côtés de Hugh de Lacy. La grande majorité de l'armée put le constater et en fut abasourdie »).

62. Charles Kingston O' Mahony, *The Viceroy of Ireland*, Londres, J. Long, 1912, p. 16.

63. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 101 : « *Circa triennium ante adventum domini Johannis in Hiberniam* » (« Environ trois ans avant l'arrivée du seigneur Jean en Irlande »).

l'épisode qu'il rapporte se situe avant l'arrivée de Jean en Irlande. Gerald précise également que l'abbé saint Natalis (ou Naal, mort en 564) serait responsable de la malédiction⁶⁴. Nous pouvons trouver un autre exemple un peu plus loin dans l'ouvrage. Gerald parle en effet d'une femme barbue ayant une crinière dans le dos, qui appartient à la cour de « Duvenald, roi de Limerick »⁶⁵. Duvenald of Limerick ou of Twomund (aujourd'hui, le comté de Clare) se nommait *Domnall Mór Ua Briain* en irlandais et fut roi de Twomund, du Munster et de Limerick de 1168 à 1194. Gerald situe donc le phénomène dans le temps et dans l'espace. Nous pouvons observer la même formulation lorsque Gerald mentionne un homme à moitié veau⁶⁶ qui vivait aux alentours de Wicklow, au temps de Maurice FitzGerald. Lord de Maynooth, Naas et Llanstephan, Maurice FitzGerald est né autour de 1105 et mort en 1176. Baron gallo-normand, il participa activement à l'invasion de l'Irlande⁶⁷. Un autre exemple apparaît : une femme et un bouc ont une relation à la cour de Rotheric (1116-1198), roi du Connacht (1156-1183), connu sous le nom irlandais de *Ruaidri mac Toirdelbach Ua Conchobair* : « *Rothericus, rex Connactiae, hircum habebat domesticum album, tam pilositate praelonga quam cornuum elatione suo in genere conspicuum* » (« Rotherick, roi du Connacht, avait une chèvre blanche apprivoisée dont le pelage et les cornes étaient particulièrement longs »)⁶⁸. Enfin, un autre animal est mentionné par Gerald, une grenouille, non endémique, qui sème le trouble et annonce le malheur. Là encore la scène est ancrée dans la réalité : Duvenald est à nouveau mentionné – c'est d'ailleurs lui qui constate le mauvais présage – ainsi que Robert Poer (mort en 1178), gouverneur de Wexford et de Waterford, où se déroule la scène⁶⁹.

L'existence même de tous ces animaux au comportement déviant (physique ambigu, accouplement hors normes, animaux ensorcelés ou annonciateurs de malheur) est crédibilisée par Gerald grâce à leur association avec des personnages dont la réalité historique est bel et bien avérée. Gerald navigue donc dans son ouvrage entre croyances celtes traditionnelles et ancrage dans la réalité historique de son époque.

64. *Ibid.*, p. 102 : « *Unde, quolibet septennio, per imprecationem sancti cujusdam, Natalis scilicet abbatis, duo, videlicet mas et femina, tam a formis quam finibus exulare coguntur* » (« Depuis, tous les sept ans, à cause de la malédiction d'un certain saint, en réalité l'abbé Natalis, deux personnes, un homme et une femme, sont contraints de quitter non seulement leur pays mais aussi leurs corps humains »).

65. *Ibid.*, p. 107 : « *Duvenaldus, rex Limericensis, mulierem habebat umbilico tenus barbatam. Quae et cristam habuit a collo superius per spinam deorsum, in modum pulli annui, crine vestitam* » (« Duvenald, roi de Limerick, avait une femme dont la barbe lui arrivait à la taille. Elle avait également une crête qui s'étendait de son cou au bas de sa colonne vertébrale, comme un poulain d'un an. Elle était couverte de cheveux »).

66. *Ibid.*, p. 108 : « *In partibus de Wikingelo, tempore quo Mauricius Girdaldi filius terram illam et castrum obtinuerat, visus fuit homo prodigiosus, si tamen eum hominem dici fas est* » (« Dans les alentours de Wicklow, à l'époque où Maurice FitzGerald prit possession de ce territoire et du château, un homme extraordinaire a été vu, enfin, si l'on peut appeler cela un homme »).

67. George Cokayne, *The Complete Peerage of England, Scotland, Ireland, Great Britain and the United Kingdom, Extant, Extinct or Dormant (D to F)*, 1^{re} éd., Londres, G. Bell & Sons, 1890, vol. III, p. 358.

68. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 110.

69. *Ibid.*, p. 349.

Il est important de mentionner que Gerald ne se préoccupe que peu de la flore irlandaise. En effet, on ne trouve qu'un seul exemple de cette catégorie d'élément naturel. Il s'agit d'une plante céréalière, et Gerald ne semble que très peu s'intéresser à la flore endémique. L'évêque de Cork empêche le blé de pousser dans un champ qui lui a été dérobé par un soldat. L'année suivante, c'est du seigle qui pousse spontanément à sa place. Là encore, le phénomène naturel est ancré : « *Cum apud Corcagiam miles quidam terram Sancti Miraculous Phinbarri* » (« À Cork, un soldat prit la terre de saint Finbarr »)⁷⁰. Saint Finbarr est la principale cathédrale de Cork, qui date du XVIII^e siècle, mais le lieu est consacré depuis le VII^e siècle et une cathédrale médiévale se trouvait en lieu et place de l'actuel bâtiment. Curieusement, l'évêque n'est pas nommé clairement. Six candidats s'offrent à nous mais comme Gerald ne donne aucun indice temporel, il est difficile de trancher⁷¹.

En situant précisément les événements qu'il mentionne par une date (certes parfois approximative) et un personnage connu – soit des membres des grandes familles ayant participé à la conquête de l'Irlande, soit des nobles locaux –, Gerald ancre ces phénomènes naturels dans la réalité. Il en profite pour assoir idéologiquement la présence des Normands en Irlande, liant croyances païennes irlandaises, religion traditionnelle chrétienne et domination anglo-normande. Gerald utilise la nature comme un outil de propagande mais oscille entre tradition irlandaise et fidélité à la couronne anglaise sans parvenir vraiment à se positionner de manière évidente. Certes, cet ouvrage de propagande est en faveur du colonisateur anglais⁷² mais les croyances autochtones ne sont pas systématiquement niées ou dénigrées.

Animaux associés aux saints de l'île

Un autre phénomène récurrent dans l'ouvrage de Gerald est l'association d'animaux avec les premiers saints (VI^e-VIII^e siècles) de l'île. Le fruit de saint Kevin n'est autre que celui du saule⁷³. Il permet à un élève du saint de guérir. On le sait, le saule contient de l'acide salicylique ou acide spirique dont on a tiré l'aspirine moderne. Aucun miracle dans ce cas mais juste une utilisation intelligente des plantes. Gerald rapporte également la légende selon laquelle saint Kevin est souvent représenté un oiseau posé sur la main. L'oiseau est un symbole divin, c'est celui qui fait passer les informations envoyées par Dieu. Il paraît donc logique que le saint ait cherché à le protéger. Saint Colman et sainte Brigid sont également associés à des oiseaux⁷⁴. Le lac où résident les oiseaux de saint Colman devient noir et sale quand ils le quittent. Par ailleurs, ils n'y reviennent que lorsque ce qui les menaçait, eux ou des

70. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 131.

71. Ua Menngoráin (mort en 1147), Gilla Áedha Ua Maígin (avant 1148-1172), Gregorius Ua h-Aedha (fl. 1173-77-1182), Reginaldus (c. 1182-1187), Aicher (c. 1187-1188) et Murchad Ua h-Aedha (avant 1192-1206).

72. « *This process can aptly be called "feudal colonialism"* » (Robert Bartlett, *Gerald of Wales...*, p. 11).

73. Gerald of Wales, *Topographia Hibernica*, p. 113.

74. *Ibid.*, p. 117 (pour Colman), p. 120 (pour Brigid).

gens d'Église, s'est éloigné. Ces oiseaux semblent également empêcher la viande de cuire. Gerald le prouve en racontant une histoire, citant deux témoins, Robert FitzStephen (mort en 1183, oncle de Gerald par sa grand-mère Nest) et Dermot, roi de Leinster (1110-1171). Un soldat ne peut cuire sa viande et finit par s'apercevoir qu'un « oiseau de saint Colman » est dans son plat. Une fois l'oiseau libéré (il n'est donc pas mort !) la viande cuit sans difficulté. Le soldat, lui, meurt dans la misère peu de temps après.

Dans le cas de l'oiseau de sainte Brigid, Gerald explique que ce sont les gens de la région de Kildare qui associèrent cet oiseau avec la sainte. C'était un « *falco quidam egregius* » (« un faucon assez exceptionnel »), ce qui pourrait paraître plus prestigieux que les corbeaux de saint Kevin ou les sarcelles de saint Colman mais il est l'oiseau des nobles, non pas celui du peuple qui peut transmettre la parole de Dieu. C'est un oiseau solitaire qui interdit aux autres de pénétrer dans son territoire. Gerald conte sa fin en évoquant à nouveau un événement contemporain : le départ du prince Jean du territoire. Alors que, jusque-là, l'oiseau avait contribué à la renommée du sanctuaire de sainte Brigid, il se fait tuer par un paysan armé d'un bâton, mort bien peu glorieuse pour une bête décrite comme assez extraordinaire. Et Gerald de conclure que chacun doit se méfier de la prospérité car elle peut cesser sans crier gare.

Saint Nannan et saint Yvor semblent être moins bien pourvus puisque l'un est associé à des puces et l'autre à des rats⁷⁵. En ce qui concerne saint Nannan, Gerald évoque clairement une intervention divine. Il explique que les puces furent chassées jusqu'à une prairie voisine et déplore que personne, ni homme, ni animal, ne puisse plus y aller. Alors que Gerald reste géographiquement flou en ce qui concerne le miracle de saint Nannan (un village dans le Connacht), il est beaucoup plus précis en ce qui concerne saint Yvor : le miracle qui lui est associé a eu lieu dans le Leinster, à un endroit appelé Ferneginan. Il explique que le saint jeta un sort, notamment parce que les rats mangeaient ses livres, et précise qu'ils ne peuvent plus vivre à cet endroit, même s'ils y sont amenés. En jetant un sort, saint Yvor ressemble plus à un sorcier châtiant celui qui a abîmé ses livres qu'à un saint débarrassant un endroit de la vermine par intervention divine, comme l'avait fait saint Nannan. Par ailleurs, Gerald mentionne que saint Patrick a chassé les serpents d'Irlande⁷⁶, même si le chroniqueur reste sceptique sur ce point et pense qu'en fait, l'île n'en a jamais abrité⁷⁷. Les études menées sur des fossiles par le naturaliste Nigel Monaghan, du National Museum of Ireland de Dublin, ont pu déterminer que les serpents n'auraient jamais pu survivre dans une Irlande glaciaire⁷⁸.

75. *Ibid.*, p. 119 (pour Nannan), p. 120 (pour Yvor).

76. *Ibid.*, distinctio I, capitula XXVIII, p. 62.

77. Sans citer saint Patrick, Bède fait la même constatation quelques siècles avant Gerald. Voir *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum*, André Crépin, Michael Lapidge, Pierre Monat, Philippe Robin (éd.), Paris, Cerf, 2005, p. 10.

78. Nigel Monaghan, « Snakeless in Ireland: Blame Ice Age, Not St. Patrick », *National Geographic*, en ligne, 16 août 2018.

Il est curieux de noter à quel point ces interventions de saints liées à la faune de l'île sont discutables. En effet, saint Kevin se révèle en réalité n'être qu'un bon herboriste. On ignore la raison pour laquelle les oiseaux miraculeux de saint Colman portent son nom. La mort de l'oiseau de sainte Brigid est assez peu glorieuse. Certes, saint Nannan chasse les puces mais une prairie fertile est condamnée à servir de repère à ces dernières et saint Yvor se venge littéralement des rats qui mangent ses livres. Gerald donne à voir un saint Yvor fort peu chrétien. Quant à Patrick, les doutes émis par Gerald ne donnent pas une image de glorieux libérateur au saint. L'image de ces saints liés à des animaux n'en sort donc pas vraiment grandie et la nature n'a pas ici la valeur positive qui aurait pu permettre aux saints d'exprimer toute leur sainteté.

En réalité, tous ces saints proviennent d'une tradition plus folklorique, sans nul doute locale, que religieuse. En effet, ces saints n'ont pas été canonisés au sens propre du terme par l'Église de Rome. Le culte qui leur est dévolu était un culte populaire et local qui mêle naturellement religion chrétienne émergente et croyance merveilleuse païenne. Comme le rappelle Leo Carruthers :

On ne peut qu'être frappé par la quantité de saints anciens qu'on découvre dans toutes les régions des Îles Britanniques. Faut-il le rappeler : la grande majorité des saints des premiers siècles n'ont jamais été canonisés, au sens juridique que ce terme prendra à Rome assez tardivement, à partir du XI^e siècle⁷⁹.

La religion chrétienne en Irlande s'est imposée en quelque sorte de manière artisanale, grâce à des saints qui ont converti les populations, mais sans l'appui réel – administratif et / ou financier et / ou militaire – de Rome.

Que pouvons-nous conclure de ces quelques pages ? Tout d'abord, certaines orientations se détachent. En effet, Gerald, comme le veut la tradition de l'historiographie au Moyen Âge, reprend des éléments plus anciens. Il s'appuie sur des termes d'auteurs classiques grecs même si rien ne prouve qu'il y ait eu directement accès. Il est probable que ses sources furent des sources latines reprenant des termes d'auteurs grecs. Néanmoins, la volonté de crédibiliser les éléments exposés dans son ouvrage reste la même. Il se fonde également sur des ouvrages médiévaux tels l'*Historia Brittonum*, les *Lebor Gabála Éirenn* ou encore les *Annals of the Four Masters*. Enfin, le chroniqueur se réfère à l'histoire ecclésiastique du pays lorsqu'il fait allusion aux saints fondateurs de l'Irlande. Toute cette démarche cherche à authentifier les éléments avancés par Gerald. Quelle conséquence cela a-t-il sur la toponymie de la nature ? En réalité, au-delà de crédibiliser la démarche de l'auteur, cela crée une certaine confusion. En effet, entre noms d'origine gaélique, noms latinisés, noms modernes, Gerald crée un amalgame hétéroclite de termes où l'on peine à détacher une réelle volonté, soit d'utiliser uniquement les termes d'origine, soit de vouloir mettre en avant les termes anglais de l'envahisseur / colonisateur Plantagenêt.

79. Leo Carruthers, « Reconstruire l'Europe : les missions monastiques dans les Îles Britanniques et le retour vers le Continent (V^e-X^e siècles) », *Bulletin des anglicistes médiévistes*, n° 91, 2018, p. 37.

Il peut sembler curieux que Gerald le Gallois ne soit pas sensible au – très proche – gaélique d'Irlande. On le sait, le chroniqueur était polyglotte. Il parlait français de naissance mais étudia également à Paris entre 1165 et 1179. Comme le rappelle Robert Bartlett, « *His mother tongue was French, his occupational tongue Latin, and he had other languages to take into account too, particularly Welsh and English* »⁸⁰. Il est possible qu'en tant que clerc et ecclésiastique, Gerald ait appris le grec. Comme l'établit Gilbert Dahan :

Ainsi, la culture occidentale au Moyen Âge, que l'on imagine encore trop souvent repliée sur elle-même et limitée culturellement à la seule langue latine, a été confrontée à de telles interrogations et y a diversement répondu : à des titres divers, avec des objectifs divers, l'arabe, le grec et l'hébreu ont été l'objet d'un enseignement⁸¹.

Il est impossible de déterminer avec certitude que Gerald ait su le grec puisqu'il ne l'indique pas clairement lui-même. Dans ce cas, il a certainement eu connaissance des auteurs classiques grecs par des traductions latines.

En ce qui concerne le gallois, la question est plus épineuse puisque Gerald ne l'établit jamais clairement lui-même. Nous pouvons suspecter qu'il pouvait le comprendre pour avoir grandi, peu de temps néanmoins, dans la région, mais il ne pouvait sans doute que difficilement le parler et encore moins l'écrire. Certains universitaires pensent que Gerald ne connaissait pas du tout cette langue puisqu'il avait été élevé dans une famille normande⁸². Certes, il fut clairement envoyé avec Baldwin au Pays de Galles car il connaissait la région et les gens sur place mais Gerald n'agit jamais en tant qu'interprète lors du voyage alors que plusieurs interprètes sont mentionnés dans sa chronique. Ceci pourrait prouver qu'il ne maîtrisait pas suffisamment le gallois pour se faire interprète. Mais, en réalité, en tant qu'envoyé du souverain Plantagenêt, on aurait pu accuser Gerald de traduction trompeuse, orientée en faveur de la couronne anglaise. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas trouver dans l'ouvrage de Gerald sur l'Irlande de trace nette de défense de la langue gaélique pour nommer la nature.

Cependant, incontestablement, il est important pour Gerald de nommer la nature. Comme toujours dans ses chroniques⁸³, il se veut précis, fournissant de nombreux détails à son lectorat. Néanmoins, il est, comme toujours, brouillon. Certes, l'énumération est l'une des caractéristiques des écrits médiévaux mais Gerald va plus loin en s'auto-citant d'un ouvrage à l'autre, en revenant sur ses propos,

80. Robert Bartlett, *Gerald of Wales*, p. 19.

81. Gilbert Dahan, « L'enseignement de l'hébreu en Occident médiéval (XII^e-XIV^e siècles) », *Histoire de l'éducation*, n° 57, 1993, p. 3. On pourra également consulter l'ouvrage *The Sacred Nectar of the Greeks: The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, Michael W. Herren (dir.), Londres, King's College (King's College London Medieval Studies), 1988.

82. Voir Frederick M. Powicke, « Gerald of Wales », *Bulletin of the John Rylands Library*, n° 12, 1928, p. 399.

83. Dans la *Descriptio Kambriae* et l'*Itinerarium Kambriae* mais également dans *De Instructione Principum* ou encore *Speculum Ecclesiae*.

en les contredisant ou les complétant au fil de ses écrits dans un désordre certain⁸⁴. Il peut se faire prolixe sur certains aspects du paysage irlandais, notamment les rivières, mais beaucoup plus discret sur d'autres, comme la flore. Au-delà de sa précision ou de ses manquements, sa démarche est bien celle de la légitimation par l'histoire et les liens avec le passé de l'île. La nature y participe incontestablement lorsque Gerald s'efforce de relier les noms aux croyances locales. Il nous dresse ainsi un portrait de l'Irlande de la fin du XII^e siècle entre traditions gaéliques et colonisation anglaise, certes incomplet mais tout en nuance.

Nolwena MONNIER

Université Toulouse 3 – Paul Sabatier

84. Nolwena Monnier, « Debts in Gerald of Wales's *Itinerario Cambriae* ? », communication orale, International Symposium on Debt and Indebtedness in Medieval Texts, université de Nantes, 29 avril 2016.